

# Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



## Chapitre VIII



Une situation inhabituelle planait sur le domaine de l'abbaye, se révélant à travers

Les ombres projetées semblaient trop hautes, trop larges ou trop déformées pour les objets qui les projetaient. Ces objets paraissaient bien plus éloignés qu'ils ne l'étaient en réalité, et les flammes des torches des soldats semblaient vaciller trop lentement, voire à rebours. D'autres mouvements paraissaient tout aussi étranges, et cette nouvelle situation se manifestait également par des révélations plus subtiles, comme les cris des hommes, étouffés sous l'eau, et un bourdonnement persistant dans leurs oreilles tandis qu'ils se répétaient. Les chevaux effrayés grattaient le sol comme s'ils sentaient la terre trembler. Il y avait aussi cette odeur particulière, moins piquante que l'églantine, mais plutôt nauséabonde, avec un soupçon de champignons enivrants. Une profonde inspiration de cet air nouveau pouvait facilement troubler les sens, comme un vertige, et le parfum était aussi perceptible que l'odeur d'un orage imminent, aussi étranger à tout souvenir persistant. Un état véritablement contre nature planait sur l'abbaye, aussi sinistre que la pierre de porte nouvellement ouverte qui en était la cause.

Une litanie de cris s'éleva du fond de la cour, et un soldat solitaire courut vers le dortoir, passant sous ses fenêtres. Une lampe à huile jaillissait d'un étage supérieur.

Un garde, depuis la fenêtre du premier étage, le frappa et le fit tomber à terre. Un second garde le découvrit aussitôt. Il aida l'homme blessé à se relever et l'éloigna du bâtiment. Les coupables, deux jeunes écuyers, se penchèrent à une fenêtre à l'étage, désignant du doigt leur fuite précipitée.

En masse, des rangs de soldats s'avancèrent sous les torches levées, encerclant l'entrée du dortoir pour empêcher la fuite des prêtres. Un frère aîné à la barbe blanche se fraya un chemin à travers les prisonniers en robe et, le poing levé, s'adressa au grand sergent d'armes : « Si vous êtes un serviteur du Seigneur, déposez vos armes et laissez-nous passer ! »

Le sergent hurla en guise de réponse : « Retournez dans votre chambre, Frère ! »

Le moine resta campé sur ses positions, continuant de vociférer : « Considérez l'œuvre de Dieu et de ses serviteurs plutôt que les ordres de votre capitaine ! Seuls nous pouvons redresser ce que vous avez tordu. Faites attention où vous mettez les pieds sur ces terres sacrées et écartez-vous, afin que nous puissions corriger votre erreur ! »

Le sergent, couvrant les protestations des prêtres, hurla : « Retournez dans vos chambres ! Sinon, le sang coulera ! » Pourtant, l'affrontement entre soldats et prêtres se poursuivit, tandis que les frères débordaient de la porte, se serrant encore plus profondément dans les rangs inébranlables. « Arrêtez ce prêtre ! » cria un soldat en désignant du doigt, dans un coin du dortoir, une silhouette encapuchonnée et vêtue d'une robe. L'ombre pivota et s'enfuit. Deux gardes se lancèrent à sa poursuite, plongeant dans les buissons. Les feuilles claquèrent et les branches craquèrent au rythme des grognements et des gémissements d'une lutte acharnée.

Frère Nicolas déchira les robes et grogna au visage d'un garde : « Ne nous croyez pas incapables, nous autres frères ! » Il saisit le gilet du garde et le tira près de lui.

« Laissez-nous, et notre abbaye ! »

Le soldat, impassible, fronça les sourcils. « Vous semblez bien sûr de vous — un homme sans armes... »

Un prêtre contre une armée ?

Nicolas le foudroya du regard et prêcha : « Si une armée se campe contre nous, nos cœurs ne craindront point ; et si la guerre se lève contre nous, en cela, nous serons confiants. »

« Confiant ? Ou insensé ? » lui demanda le garde. « Tes paroles te semblent peut-être justes , mais tu ferais mieux d'écouter les bons conseils. » Le soldat se pencha vers Nicolas et le frère grimaça. « Ne me forcez pas, prêtre. » De nouveau, Nicolas grimaça et baissa les yeux vers la pointe du couteau que l'homme pressait contre son ventre. « Retourne à l'intérieur et vis pour prier un autre jour ! »

« Bientôt, tu imploreras ces prières, soldat », lui conseilla Nicolas en se retirant derrière un mur de robes.

« Armes prêtes ! » hurla le sergent-chef. Il brandissait des épées et de longs couteaux. Un éclair jaillit à la lueur des torches. « Rangées serrées ! » D'un seul mouvement, les soldats convergèrent vers le dortoir. L'entrée fut fermée, repoussant les frères à l'intérieur du bâtiment. Ils barricadèrent les portes, après quoi le sergent forma une rangée de gardes devant eux. Puis il disposa les hommes restants tout autour du périmètre du bâtiment pour former un mur de sentinelles armées de torches afin de garder ses nombreuses fenêtres.

Dans l'enceinte de l'abbaye, devant le bâtiment abritant l'entrée des catacombes, une vingtaine de soldats, rassemblés dans la cour à la lueur des torches, avaient depuis longtemps renoncé à trouver Lazare dans les tunnels de la crypte. Ils abandonnèrent leurs recherches et se réunirent pour inspecter les parties supérieures de la cathédrale. Des apparitions lumineuses grouillaient autour des campaniles, plongeant entre les nombreuses rangées de statues grotesques. La plupart de ces jeunes hommes venaient d'intégrer la compagnie du capitaine Bourne, appartenant à la Garde royale de Sa Majesté. Un soldat plus âgé, aux cheveux argentés, se tenait parmi eux, et contrairement aux autres, l'attention de l'officier commandant était ailleurs. Tandis qu'un jeune garde tenait une torche, le vieil homme examinait une pile de parchemins fragiles et enroulés. Finalement, il se tourna vers le garde et l'interrogea : « Et ces parchemins se trouvaient dans le lit du Garçon-Diable ? »

« Oui, nous les avons trouvés cachés dans le gaillet », répondit le garde. « Je ne savais pas que vous lisiez. »

« Je peux », déclara le vieil officier. « Dans une certaine mesure. »

« Alors, qu'est-ce que ça dit ? »

L'officier repositionna les papiers, les éloignant de son visage, tout en plissant les yeux sous la lumière de la torche. « La première page semble être une lettre écrite par un religieux emprisonné qui faisait office de traducteur. » Il baissa les yeux vers le bas du parchemin. « D'après sa signature, il se nommait Naramsin. »  
« Et que disent les autres pages ? » demanda le plus jeune.

L'agent secoua la tête. « Je ne parviens pas à déchiffrer l'écriture. Toutes les autres pages contiennent une sorte d'écriture étrangère – rien que je n'aie jamais lu depuis. » Il feuilleta les pages restantes. « Et les symboles semblent tous identiques, et pourtant différents. Ce ne sont peut-être même pas des mots. »

Le jeune garde se pencha vers l'oreille du vieil homme et murmura : « Je sais pourquoi tu ne peux pas lire les mots. C'est la langue du Diable en personne, je te le dis ! » L'officier se recula et plissa les yeux. Puis, d'un geste brusque, il tourna les pages en le réprimandant : « Tu ne sais même pas lire, et tu prétends maintenant connaître les marques du diable ? »

Le jeune soldat se défendit en désignant le toit de la cathédrale. « Comment pourrait-on... »

Comment expliquer ces esprits volants, sinon par le Garçon-Diable et ses sorts secrets de langage diabolique ?

Un garde présent à proximité a défendu ses dires auprès de l'officier : « Il dit vrai ! Ce ne peuvent être que des esprits venus des profondeurs mêmes de l'enfer ! »

Exaspéré, l'agent se retourna et lui demanda : « As-tu déjà vu un esprit, mon garçon ? »

« Non », admit l'homme.

L'agent a empoigné le bras de l'homme. « Tu es déjà allé en enfer, fiston ? »

L'homme répondit : « Je... Non. Pourtant, tout le monde sait... »

« Alors comment pouvez-vous rester là et me dire que nous voyons des esprits de l'enfer ? » Le vieux soldat lâcha son bras et posa les mains sur ses hanches avant de lever les yeux. « Pour ma part, je n'ai jamais vu d'esprits, de démons ni les flammes de l'enfer ; pourtant, je ne me suis jamais donné pour habitude de répandre la peur et le mensonge parmi ces hommes. À vrai dire, aucun de nous ne sait ce que nous voyons ici. »

Les portes s'ouvrirent brusquement et les soldats se retournèrent pour apercevoir deux gardes qui s'étouffaient et titubaient.

Les gardes s'effondrèrent à genoux, haletants. Les soldats les encerclèrent, ramassant leurs torches enflammées là où les gardes les avaient laissées tomber. Toussant à s'en décrocher la gorge, l'un des gardes les informa qu'un violent incendie faisait rage au plus profond des catacombes. Reprenant son souffle, il leva les yeux et ajouta : « On ne voit plus rien, à cause de la fumée. » À la lueur des torches, les soldats aperçurent des larmes noires et des traînées blanches ruisselant sur des joues noircies par la suie.

Le jeune homme s'adressa de nouveau à l'officier en désignant la porte. « Et comment expliquer que des tunnels de pierre s'embrasent, sinon par la sorcellerie du Démon ? »  
du Garçon-Diable ?

Les soldats passèrent en trombe devant l'officier, à la recherche du feu, et lorsque le jeune homme se retourna pour les suivre, il le saisit par le bras, le faisant presque tomber. Il lui prit la torche en disant : « Je ne resterai pas dans le noir pendant que vous courez après les flammes, gamin. »

« Ne souhaitez-vous pas rechercher le feu ? »

L'officier, impassible, laissa échapper un petit rire. « Peut-être pourriez-vous leur laisser le temps de revenir, aveuglés et suffoquants. Et si l'un d'eux parvient à retenir son souffle assez longtemps pour trouver le feu, il n'aura pas réfléchi à ce qu'il pourrait faire ensuite, pas même se soulager sur les flammes avant de fuir la fumée. » Il secoua la tête avant de désigner la porte du doigt. « Mais rejoignez-les, même si cela vous déplaît. »

Le jeune homme s'est précipité à travers la porte. L'agent s'est tourné vers les deux hommes qui étaient encore là.

Il s'étouffait au sol. « Eh bien, vous ne souhaitez pas les rejoindre ? »

L'un d'eux se releva avec difficulté et répondit : « Nous restons ici. »

« On apprend vite quand la douleur est notre guide », remarqua le soldat, amusé, avant de prendre une profonde inspiration. « Alors, suivez-moi. Je cherche de l'eau et de nombreux seaux. » Les trois hommes se dirigèrent vers le réfectoire à la recherche du puits de l'abbaye.

Le sergent d'armes quitta le dortoir et marcha d'un pas raide vers les bains publics. Arrivé devant le bâtiment, il s'approcha de plusieurs soldats et leur lança : « Avez-vous obtenu des aveux ? » Le sergent s'interposa et les torches s'écartèrent pour révéler un soldat petit et sale, manchot, la jambe droite arrachée. À ses pieds, un Thateus, en sanglots, était assis par terre, le dos contre le mur des bains. L'homme se retourna. Il s'essuya les doigts, couverts de sang et de cheveux, collés à sa jambe de pantalon. D'une voix rauque, il répondit au sergent : « Ils n'ont toujours pas révélé où se trouve le Garçon-Diable. Mais ils sont sur le point de craquer, monsieur. »

Le sergent remarqua une cagoule déchirée et boueuse au sol, près de ses bottes. Il scruta ensuite les environs et aperçut un garde à l'écart des autres hommes, le visage tiré et l'air soucieux. À ses pieds, un autre jeune clerc difforme gisait, brisé et presque nu. Sans le brouillard constant du souffle de Miguel, on aurait pu le prendre pour un...

Un petit cadavre. « Votre lumière », ordonna le sergent en prenant une torche au soldat le plus proche. Il s'accroupit devant Thateus, examinant son apparence grotesque avant de proposer : « Dites-nous où se cache l'écuyer de Lazare et vous pourrez retourner au dortoir. » Thateus ne faisait que pleurer. Sa tête oscillait comme si elle était trop lourde pour qu'il puisse la tenir droite. « Très bien », dit le soldat en se levant et en se retournant, avant d'informer l'homme manchot : « Ne vous fiez pas à son apparence. Ce n'est qu'un garçon, et les garçons peuvent être brisés. »

Les soldats soupirèrent et se redressèrent, songeant à ce moment gênant et à l'éternité du temps qui s'écoulait. Il interrogea le soldat manchot : « Le capitaine est-il toujours dans l'église ? »

« Je ne l'ai pas vu », répondit l'homme. Le sergent se fraya un chemin à travers les gardes en crachant : « Trouvez un juste milieu ! J'attends des aveux, pas des cadavres. Et ne touchez pas à... » le moine.

Regardant autour de lui, le soldat manchot demanda : « Quel moine, monsieur ? »

« Il arrive », répondit le sergent en s'arrêtant près de Miguel, inconscient et dénudé. Il ordonna au garde de le couvrir, et celui-ci retira brusquement son gilet pare-balles, enveloppant le garçon. D'un signe de tête approbateur, le sergent disparut dans l'obscurité de la cour.

À l'angle nord de l'abbaye, des soldats armés gardaient l'entrée latérale de la cathédrale, tels une rangée de statues. Tic ! Un petit caillou rebondit sur le casque de l'un d'eux.

Les gardes et lui scrutèrent l'obscurité. BOUM ! Une pierre plus grosse frappa le casque d'un autre soldat, le faisant basculer. Il se jeta en avant, empoigna la poignée de son épée,

et fouilla l'ombre à la recherche du coupable.

« Un lanceur de pierres », murmura le premier garde.

« Et je le réduirai en miettes », grogna la seconde sentinelle en lâchant son arme. retomber dans les rangs.

Boum ! Une énorme section de la corniche supérieure de la cathédrale s'est détachée, projetant des débris dans une explosion. L'avalanche les a projetés au loin. Une fois la tempête passée, ils gisaient au sol, meurtris, hébétés, fixant le toit d'un air hébété.

Le capitaine Bourne, furieux, fit irruption dans la cathédrale. Il passa une torche au-dessus de l'entrée non gardée et découvrit ses soldats couverts de poussière, allongés non loin de là. Gémissant, se frottant la tête et levant les yeux au ciel, les hommes se relevèrent d'un bond et se précipitèrent vers leurs postes de garde jonchés de débris. Au même instant, deux frères débraillés sortaient de l'église et trébuchaient sur des pierres instables. Bourne s'écarta de la porte et s'avança entre les pierres tombées – la plus grosse aurait facilement pu écraser un homme. Clodius et Greville le suivirent. Le capitaine leva les yeux et constata qu'une large partie de la corniche du toit avait disparu. Finalement, il retourna vers la rangée de soldats, saisit le bras du garde le plus grand et l'interrogea : « Ne vous avais-je pas ordonné de sécuriser ces portes ? »

« Pardonnez-moi, capitaine », répondit le soldat. « L'église a failli nous tuer à l'instant même. »

Bourne le secoua. « Maudites soient les pierres de l'église ! Avez-vous laissé passer le cardinal ? »

« En effet, monsieur. Vous avez déclaré que personne n'entrait par ces portes. Le cardinal est sorti, sur vos ordres, a-t-il dit, pour aller chercher un autre frère en renfort. »

Le capitaine serra les dents et grogna en plein visage. « Je n'ai donné aucun ordre de ce genre. »

Clodius s'est précipité en avant. « Capitaine, vos hommes ont-ils remarqué que le cardinal portait des pages avec lui ? »

Bourne relâcha sa prise. « Répondez au moine. »

« Oui, beaucoup de papiers. »

Greville s'essuya les yeux, reprenant enfin ses esprits. Il se frotta la nuque, songeant aux agissements étranges du cardinal Blasi. « Il est donc allé au dortoir chercher un moine ? Capitaine, nous étions tout à fait disponibles et capables de l'aider. »

« Est-ce qu'il est parti pour le dortoir ? » demanda Bourne.

« Non, monsieur. Il s'est dirigé vers la porte nord de l'abbaye », admit le soldat en la désignant . « Il semblait blessé et avait besoin d'aide, comme il l'a dit. »

Bourne repoussa le soldat hors des rangs et le plaqua contre le mur de l'entrée.

« Espèce de bouc ! Le sergent d'armes a enfermé les frères dans le dortoir ! Le seul bâtiment hors des murs de l'abbaye... » Le capitaine se reprit et se tourna vers Clodius, les yeux plissés. Sous la lueur des torches, le frère vit le sang se retirer de son visage. Bourne lâcha le soldat et secoua la tête, une possibilité naissante se dessinant à l'esprit. « Il ne le ferait pas... certainement pas un cardinal. »

Il s'avança vers la porte et cria à l'intérieur de la cathédrale : « Hommes, rassemblez-vous sur le parvis sous les ordres du sergent d'armes ! » Tandis qu'une centaine de soldats trempés et sales sortaient de l'église, Bourne en arrêta trois. « Vous m'accompagnerez. Préparez vos armes. » Il se tourna vers Clodius et le pointa du doigt dans la poitrine. « Si je ne retrouve pas ce cardinal... » Bourne se précipita alors vers la porte nord de l'abbaye, trois soldats sur ses talons. Il s'arrêta un instant à la porte, interrogea les gardes postés, agita sa torche et bouscula un concierge avant de sortir en trombe de l'abbaye. Enfin, il ralentit le pas et reprit son souffle en approchant des écuries.

Dans les écuries, des chevaux nerveux soufflaient et piaffaient, rongant leur mors et tirant sur leurs rênes. « Le capitaine approche ! » s'écria l'un des soldats chargés de la sécurité des chevaux et des bâtiments. Les hommes s'empressèrent de prendre leurs postes dans les écuries , et le plus âgé se mit au garde-à-vous près de l'entrée de la grange.

« Arrêtez le cardinal ! » cria Bourne en se rapprochant du soldat.

« Capitaine ? » lui demanda le soldat.

« N'est-il pas là ? »

« Non, monsieur. »

Bourne s'arrêta et jeta un regard perplexe en arrière vers l'abbaye.

« Il est déjà en route, capitaine », ajouta le soldat.

Bourne se retourna brusquement. « Vous ne l'avez tout de même pas laissé partir comme ça ! » Il se précipita dans les écuries et, de sa torche, inspecta l'intérieur en faisant circuler les objets.

Le soldat le suivit. « Il se rend au village de Murat pour aller chercher le moine, comme vous l'avez ordonné. »

« Je n'ai donné aucun ordre de ce genre, imbécile ! » Bourne frappa un poteau de grange et fixa le vide. un espace entre les rangées de chevaux attelés. « Où est le mien ? »

Le soldat hésita avant de répondre. « Son Éminence... euh... le cardinal a prétendu que vous souhaitiez... Il a dit que vous lui aviez ordonné de prendre le vôtre... c'était la monture la plus fiable. »

Bourne repoussa le soldat. « Bien sûr qu'il pourrait dire ça ! » Il scruta les visages des autres gardes de l'écurie. « Et il aurait raison de le croire ... puisqu'il s'agit du destrier de votre capitaine ! » Il secoua la tête, retenant un rire incrédule. « Vous lui avez donné mon propre destrier ? »

« C'est un cardinal du Saint-Siège, capitaine », répondit le garde. « N'étions-nous pas venus pour assister Son Éminence ? »

Bourne prit une profonde inspiration. « En vérité, comme j'ai été distrait », dit-il en hochant la tête avant de se tourner vers les autres hommes. « Préparez quatre chevaux, les plus rapides et les plus reposés. » Il désigna quatre hommes. « Vous partirez à sa poursuite. Capturez le Cardinal et ses papiers. À vos marques. Prêts ? » « Vous-mêmes, à cheval. » Les hommes se rassemblèrent contre le mur de la grange, se soulageant tandis que leur capitaine donnait d'autres instructions par-dessus des gargouillis. « Il n'y a que « Il y a une route qui sort de cette abbaye. Je veux que vous deux, les plus petits, alliez aussi vite que le vent et ne ralentissiez jamais jusqu'à Murat. Ensuite, vous rebrousserez chemin et marcherez à l'ombre de vos montures, tout en fouillant discrètement les bords de route et les fourrés à la recherche d'un cardinal blessé qui se cache. » Il tapota l'épaule des deux plus grands soldats. « Vous prendrez la monture la plus lente et vous galoperez d'un pas régulier. » Vous irez vers le village, sans dépasser les deux hommes qui vous précèdent – vous savez ce que j'attends de vous. Je veux que le Cardinal et tous ses papiers me soient rendus – et sans qu'il ait même le plus petit doigt touché.

« Oui, capitaine », répondirent-ils, se reprenant et préparant leurs montures. Bourne retira son casque, repoussa ses cheveux en arrière et jeta un coup d'œil à l'endroit vide où sa monture personnelle était attachée. Il se retourna vers le garde le plus âgé, le regard furieux. « Et de tous les chevaux de ces écuries, le Cardinal vous a fait croire qu'il ne devait prendre qu'un seul cheval – le mien – pour aller chercher un soi-disant prêtre chez Murat ? »

« Pardonnez-moi, capitaine », répondit le soldat en détournant le regard du regard brûlant. « Si nous avons su... »

« Crac ! » Bourne se retourna brusquement et fracassa la tête du soldat avec son casque, le faisant tomber au sol avant de jeter son casque sur la poitrine de l'homme inconscient. « Pas moi et un cardinal ! Pas moi et un saint ! » rugit Bourne. « Pas moi et Dieu ! Vos ordres viennent de moi, et de moi seul ! »

Un soldat à cheval éperonna sa monture pour avancer. « On y va, capitaine ? »

« Hâtez-vous ! » cria Bourne en leur faisant signe d'avancer. Les quatre cavaliers s'élançèrent hors des écuries, le tonnerre des sabots de leurs montures se perdant dans la nuit.

Dans le silence, Bourne, apparemment impassible, s'appuya contre un poteau d'écurie et scruta le ciel pour y découvrir une lune ronde — et, visiblement capturé à l'intérieur, il ne put s'empêcher de discerner une ressemblance parfaite avec le visage sans peau de Frère Grate .

Bourne quitta les écuries avec ses trois soldats. À peine eut-il franchi la porte de l'abbaye et ordonné à ses hommes de rejoindre les rangs déjà formés près de la cathédrale qu'une foule de soldats et de prêtres se précipita sur lui : Clodius, Greville, le grand sergent d'armes, et le plus âgé, Officier aux cheveux argentés. Bourne interrogea le grand soldat. « Je suppose que les prêtres... »

Le dortoir est-il sécurisé ?

« C'est moi, capitaine. Et le gros moine est sous ma garde, dans les bains publics. »

Bourne hocha la tête en lui donnant une tape sur le bras. Il se tourna vers le vieil officier. « Et qu'en est-il des recherches concernant le Garçon-Diable ? »

« Nous avons fouillé chaque tunnel, chaque crypte, chaque recoin – aucune trace de lui. De plus, un incendie brûle maintenant dans les tunnels. J'ai rassemblé des seaux près du puits de l'abbaye », proposa l'homme en désignant le réfectoire. « Dois-je éteindre les flammes ? »

Le capitaine observa les alentours avant de répondre. « Non, laissez-le brûler. » Il fixa l'officier droit dans les yeux. « Je veux que les catacombes soient scellées et gardées. S'il se cache dans les tunnels, alors je... »

« On va le débusquer. » Bourne claqua des doigts en désignant la porte sud de l'abbaye.

« Prenez vos hommes restants et couvrez le cimetière. Retournez chaque pierre. Débroussailliez chaque arbre. »

Si vous ne parvenez toujours pas à le capturer, vous posterez plusieurs sentinelles dans l'ombre pour surveiller discrètement les lieux et être à l'affût du moindre signe de sa présence. Bourne prit une profonde inspiration et hocha la tête, disant à voix haute, comme pour se rassurer : « Bientôt, il sera à court d'endroits où se cacher. »

Clodius s'approcha du soldat et s'éclaircit la gorge. L'officier répondit en glissant. Naramsin sortit de sous sa robe un rouleau de feuilles fragiles. « Voilà, capitaine », dit -il en tendant le rouleau à Bourne. « Avant l'incendie, nous avons trouvé ces papiers cachés dans le lit du garçon. » Il désigna Clodius et Greville du doigt.

« Ces frères les considèrent comme importants, voire utiles. »

Bourne lança un regard noir à Clodius. Il tendit sa torche à Greville et déplia les parchemins en ordonnant à l'officier de commencer la fouille du cimetière. « Je serai aux bains publics. Amenez-moi le Garçon-Diable, si vous le capturez. »

« Oui, capitaine. » Le vieux soldat se congédia d'une révérence hâtive.

Bourne ordonna au sergent d'armes : « Prenez les hommes de la cathédrale. Amenez-les au dortoir et renforcez vos rangs. »

« Oui. » Le grand sergent hocha la tête et prit congé.

Sous la lumière de la torche de Greville , Bourne examina la lettre de Naramsin tandis que le sergent rassemblait une centaine de soldats et les faisait traverser la cour.

Finalement, Clodius prit la parole. « Si cela ne vous dérange pas, Capitaine, nous souhaitons vous adresser quelques mots. » Bourne se contenta d'acquiescer, poursuivant sa lecture.

Greville secoua la tête, ajoutant : « Je ne l'avais jamais réalisé en toutes ces années, et j'aurais au moins dû le soupçonner, que Lazare est véritablement un Grotesque survivant — Mère de Dieu !

Ivan le cacha sous un masque, dans les catacombes, car la lumière du soleil l'aurait sans doute anéanti. Tout s'explique maintenant, compte tenu de tout. Les signes subtils étaient partout ; peut-être avons-nous collectivement choisi de les ignorer. Il se recula et leva les yeux vers les rangées de statues sur le toit de la cathédrale.

Bourne saisit la main de Greville et stabilisa brièvement la lampe torche au-dessus des pages pendant qu'il lisait la fin de la lettre de Naramsin. Puis, il roula précipitamment les pages et plissa les yeux. Clodius. « Durant mon séjour dans votre abbaye, vous êtes devenu ma seule et principale source de distraction. » Bourne frappa le rouleau de parchemin qu'il tenait à la main, répétant ce geste à plusieurs reprises, à l'idée d'entendre un mot de plus de ces moines agaçants qu'il en était venu à détester.

Clodius se raidit. « Je vous en prie, capitaine. Ces parchemins sont très anciens et fragiles. » « Peut-être pourrais-je être chargé de les garder en lieu sûr ? » Clodius voulut prendre le rouleau de pages, mais Bourne le lui arracha des mains en fronçant les sourcils. Il les glissa dans son gilet et, d'un ton plus doux, proposa un marché. « Vous pouvez m'accompagner tous deux aux bains et me faire part de ce que vous savez des documents. Cependant, en échange de mon entrevue, j'attends votre entière collaboration aux bains. J'ai l'intention d'extorquer des aveux au gros moine concernant l'endroit où se trouve le Garçon-Diable. »

Clodius jeta un bref coup d'œil à Greville et hocha la tête. « Et nous vous assisterons, capitaine. »

« Le gros moine », a déclaré Bourne, « au fait, comment s'appelle-t-il déjà ? »

« Delon », proposa Greville. « Delon Odino. Il est lui aussi un Frère aîné et connaît bien la Pierre de la Porte. »

Clodius ajouta : « Et le Grotesque — le garçon-diable que vous cherchez — répond au nom de Lazare, Capitaine.

« Odino », remarqua Bourne en faisant craquer ses articulations tout en se dirigeant vers les bains publics.

« Maintenant, parlez-moi de ces documents. »

Greville éclaira le chemin tandis que Clodius informait Bourne de ce qu'il détenait. « Ces papiers ont été écrits par un Grotesque il y a près de trois cents ans. D'après ce que j'ai compris du premier... » page, ce Grotesque a traduit intégralement les marques de la Pierre-Porte. Maintenant, écoutez

Capitaine , des centaines de frères aînés ont rassemblé d'innombrables reliures pour tenter de déchiffrer ces inscriptions. Étant nous aussi frères aînés, nos propres reliures reposent au scriptorium, au milieu d'une collection d'ouvrages non divulguée. Dans toute l'histoire de cette abbaye, aucun frère n'a jamais traduit ces inscriptions, du moins d'après ce que nous avons compris. Nous apprenons maintenant qu'un seul Grotesque semble avoir réussi là où des centaines d'entre nous ont échoué. De plus, Lazare est un Grotesque. Il sait lire et écrire dans plusieurs langues, comme je l'ai constaté. Et vos hommes ont trouvé les documents en sa possession. Cela étant dit, je suis désormais certain que les inscriptions sur la Pierre de la Porte sont dans une langue que seul un Grotesque peut déchiffrer.

Bourne s'arrêta et se retourna. « Savez-vous pourquoi je suis capitaine de la Garde royale de Sa Majesté ? » Avec une ironie mordante, Bourne répondit à sa propre question. « Je vois les choses telles qu'elles sont, ou telles qu'elles pourraient être, et jamais telles qu'elles ne sont pas. » Clodius recula et fixa la cicatrice sur la joue du capitaine tandis qu'il poursuivait : « Vous dites que le Garçon-Diable est un Grotesque et que seul un Grotesque peut déchiffrer les marques. » Cependant, le cardinal n'avait ni l'ouïe d'un chat ni la dent d'un chien, et il s'est montré parfaitement capable de maîtriser cette pierre grâce à ses propres écrits. Et puisque je me souviens que ses paroles étaient en latin, je suis certain que soit vous me faites perdre mon temps avec des histoires à dormir debout sur des grotesques, soit ce cardinal a traduit les inscriptions là où vous, prêtres, avez tous échoué. Alors, qu'en est-il ?

Greville secoua la tête. « J'ai vu les pages du Cardinal. Elles étaient aussi anciennes que celles que vous possédez, Capitaine. Pourquoi aurait-il écrit ses mots sur des feuilles si fragiles et délicates ? » Greville se tourna vers Clodius. « Je ne le crois pas. En tant que Cardinal du Conseil Supérieur, il a un accès illimité aux Archives des Apocryphes. » Clodius acquiesça. « Se pourrait-il que les traductions en sa possession aient également été écrites par ce clerc de Naramsin ? »

Bourne sortit les pages roulées de son gilet, les déroula et demanda : « Alors, avec ces pages, vous avez les moyens de refermer la pierre, même sans le cardinal et ses pages ? »

Clodius répondit : « Oui et non, Capitaine. Ces pages me permettront peut-être de refermer la Pierre-Porte ; cependant, si mes soupçons sont fondés, j'aurai besoin de la compagnie de Lazare, l'écuyer grotesque, pour me servir d'interprète. » Bourne parcourut les pages à tâtons, n'y décelant que des marques hiéroglyphiques. Son humeur s'assombrit. « Précisément, Capitaine » , dit Clodius, relevant le menton avec dignité et adressant à Bourne un sourire bref. « Ces pages ne contiennent que des marques, aucune traduction. Vous devez nous remettre le Grotesque avant que nous puissions poursuivre. Et il reste à voir si cela se produira. »

Bourne se mordit la lèvre, roula précipitamment les pages et les glissa sous son gilet. Il empoigna à pleines mains la robe de Clodius et tira le moine vers lui. Greville recula, le regard stupéfait fixé sur le vert ardent des yeux du capitaine qui réprimandait Clodius et sa fourberie. « Vous semblez vouloir me faire passer pour un spectateur naïf , suspendu à vos lèvres, à chaque mot de votre récit qui se déroule lentement ! » Il resserra son emprise et attira le moine pétrifié encore plus près de sa barbe, jusqu'à ce que Clodius sente les gouttelettes de salive et le souffle chaud de chacun de ses mots. « Ou peut-être me considérez-vous comme un personnage pathétique d'une histoire que vous faites traîner en longueur sciemment, jusqu'à la perte de ma patience ! Qu'en est-il ? » Il le secoua.

« En vérité, non ! » s'écria Clodius, suppliant son interlocuteur. « Pardonnez-moi, Capitaine. Je souhaite seulement vous aider ! »

Satisfait de la soumission du moine , Bourne le relâcha. « Et vous le ferez. » Clodius ajusta ses vêtements tandis que Bourne exposait ouvertement son plan d'action à Greville. « Puisque je possède les marques de la pierre, je vais maintenant interroger le gros moine, rechercher et capturer le Garçon-Diable, et lui faire traduire les mots nécessaires pour refermer la pierre. » Bourne se tourna vers Clodius et, le pointant du doigt, lui dit : « À partir de cet instant , vous ne me direz que ce que je dois savoir, ni un mot de plus, ni un mot de moins, de peur que j'oublie que vous êtes un homme d'Église. Comprenez-vous ce que je veux dire ? »

Clodius acquiesça, et les deux frères échangèrent un bref regard avant de se précipiter à la suite de Bourne, qui se dirigeait à toute allure vers les bains. Le capitaine contourna l'angle avant des bains au son de la voix tonitruante d'Odino, qui criait de l'intérieur.

« Ils ne savent rien, je vous dis ! Laissez ces garçons tranquilles. Venez ici et faites-moi la même chose ! »

Je vais te briser ton seul bras valide !

« Ça suffit ! » aboya Bourne. Le soldat manchot lâcha Thateus et se précipita, se redressant d'un coup sec tandis que le jeune écuyer glissait le long du mur. Plusieurs gardes surgirent soudain de l'angle le plus éloigné des bains et se présentèrent prêts à intervenir.

« Les hommes. » Le capitaine jeta un coup d'œil à Thateus et Miguel avant d'interroger le soldat. « Quoi ? »

« Voilà quelles actions elles sont, et sur ordre de qui ? »

« Nous obtenons des aveux, monsieur, pour connaître l'endroit où se trouve le garçon démoniaque . »

Bourne prit la torche des mains de Greville et la fourra dans celles du soldat . Soudain, la voix d'Odino résonna dans l'obscurité du bâtiment. « Il n'y a rien à faire. » « Extraire ! Détachez-moi et je vous arracherai l'autre bras. C'est tout ce que vous pouvez faire avec votre jambe de bois, à frapper un jeune écuyer ! » Le soldat manchot se contenta de lever les yeux au ciel, ignorant les railleries d'Odino , et informa le capitaine que ses ordres venaient du sergent d'armes. Bourne les fixa du regard.

Il s'adressa aux jeunes écuyers battus avant de répondre. « À les voir, vous n'en savez pas plus qu'au début. Si vous voulez les tuer sous prétexte d'obtenir des aveux, libre à vous. » Il fit un geste vers Thateus, puis vers les gardes. « Peut-être que chacun d'eux voudrait être témoin de vos méthodes brutales. »

« Je... euh... je ne crois pas qu'ils soient prêts à avouer, capitaine », admit le soldat. Bourne se pencha vers lui et grogna : « Alors peut-être ignorent-ils où il se trouve ? Qu'en pensez-vous ? »

« Oui, capitaine », répondit le soldat, se redressant brusquement.

« Ramenez ces garçons au dortoir ! »

Le soldat se retourna avec la torche, se penchant un instant sur Thateus avant de se redresser. Il comprit qu'il n'avait pas de main libre pour aider le garçon à se relever. Greville eut un rictus et Clodius le foudroya du regard. Bourne ordonna aux soldats de transporter les garçons battus au dortoir. Il plaça les autres à l'extérieur de l'entrée des bains publics, puis murmura à l'homme manchot : « Tu es mon guide. Tu apprendras la méthode appropriée pour obtenir des aveux. » Il escorta le garde à l'intérieur du bâtiment.

Les ombres se dissipèrent et la lumière de la torche révéla Odino, le visage rouge et couvert de crasse, les poignets attachés à une colonne de bois au centre du sol des bains. Bourne s'approcha du moine et l'examina. La manche gauche de sa robe était déchirée et il ne portait plus que sa sandale droite, l'autre pied nu. « Veuillez excuser mes hommes s'ils vous ont maltraité. Pris par leurs obligations, ils négligent parfois les convenances. » Il tapota l'épaule d'Odino. « Dès que vous serez de retour au dortoir et vêtu de vêtements propres, je ferai sévèrement punir les responsables de vos mauvais traitements. »

Odino grogna. « Peut-être pourriez-vous les corriger comme vous l'avez fait pour Frère Ivan ? »

Bourne serra les dents et leurs regards se croisèrent à la lueur des torches. Il fit le tour du moine ligoté, l'inspectant attentivement. Odino aperçut Clodius et Greville qui sortaient de l'ombre. « Que faites-vous ici, pauvres hères en robes ? Vous ne... » « Vous avez des catacombes à surveiller ? » Clodius regarda Odino de haut, avec un air patricien et hautain.

Bourne s'avança face à Odino. « Mes devoirs et mes soucis ne vous incombent pas. Je ne souhaite rien. » « Qu'un autre malheur s'abatte sur les prêtres de cette abbaye. » Il désigna Clodius et Greville du doigt. « Vous voyez ? Vos frères d'Église sont libres de circuler dans l'abbaye. » Greville croisa les bras et haussa les épaules d'un geste. Odino lança un regard noir au capitaine, sachant qu'il avait

Ses soldats emprisonnèrent les prêtres et les écuyers dans le dortoir. Bourne poursuivit : « Je vais vous libérer sur-le-champ. Cependant, j'ai besoin d'un petit service de votre part. Je cherche un jeune écuyer du nom de Lazare. Dites-moi où il se trouve et je vous laisserai partir. » Bourne se pencha et murmura au moine enchaîné : « Je vous le promets en tant que capitaine de la Garde de Sa Majesté. »

Odino se moqua de lui à voix basse : « Va demander à son père où il se trouve ! » Il cracha sur la barbe de Bourne. Le capitaine leva le poing, mais le laissa retomber aussi brusquement. Il s'essuya la joue et fit signe à Clodius et Greville. Les deux frères s'approchèrent et, remarquant les pages roulées dans le gilet de Bourne, le regard avide de Clodius resta fixé dessus tandis que le capitaine parlait. « Je vous accorderai un moment en compagnie des frères afin que la sagesse de la raison sacerdotale puisse prévaloir. » Bourne s'empara. Il prit la torche au garde et la donna à Greville, ajoutant assez fort pour qu'Odino l'entende : « Tant qu'il a encore des dents ! » Il quitta les bains, laissant les trois frères. à eux-mêmes.

Clodius s'adressa à Odino avec un sourire persuasif. « Nous avons eu des différends, et pour ma part, je vous demande de me pardonner. »

« Pardonner ? » demanda Odino, incrédule. « C'est de votre faute si Ivan est mort et si je suis lié à ce poste ! Et que dire du sort funeste que vous avez réservé à... » Lazare, désormais abandonné et voué à périr ? Toi, frère d'Église, n'as-tu ni sollicitude ni honte, ni pitié ni miséricorde, surtout pour le pauvre Lazare ?

Clodius jeta un coup d'œil à Greville avant de se défendre : « C'est le capitaine qui a ordonné votre arrestation. »

« Je connais parfaitement vos intentions », s'exclama Odino. « Vous avez manipulé le Cardinal contre Ivan et moi afin de préserver vos postes de superviseurs de la « Des catacombes ! » s'exclama Clodius, surpris. Odino jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, observant les latrines qu'Ivan avait utilisées pour simuler sa fuite. « Clodius, je vous en supplie. En tant que serviteurs du Christ et frères de cette abbaye, détachez -moi ; laissez-moi me libérer. Vous savez que, de mon côté, je vous offrirais la même chose. »

Greville désigna l'entrée du doigt. « Le capitaine est juste dehors, et je ne veux pas être enchaîné à vos côtés ! »

Clodius acquiesça, ajoutant : « Il n'y a pas de moyen facile de s'échapper. »

« Il y a un moyen, Clodius. Tu peux m'aider sans que cela paraisse évident. Je te l'assure... »

« Ça suffit ! » s'exclama Clodius. « Le capitaine vous libérera lorsque vous lui avouerez où se trouve Lazare. Je parle au nom de tous les frères de cette abbaye quand je vous demande d'en finir. »

sottise."

« Vous vous attendez à ce que je l'abandonne ? »

« Tu nous abandonnes tous, toi y compris ! Le capitaine a tué Ivan pour l'avoir défié. Ne répète pas son erreur. Maintenant, dis-moi où se cache Lazare ! »

Odino baissa les yeux, visiblement vaincu. Il fixa le sol et esquissa un faible sourire.

« Peut-être dites-vous vrai. Si vous me donnez votre parole, en tant qu'homme de Dieu, que vous n'avez pas l'intention de faire de mal à ce garçon, alors je vous conduirai auprès de lui. »

Greville s'avança, mais Clodius le retint par la manche. « Tu nous prends pour des imbéciles, Odino ? Le capitaine est impatient de te libérer, une fois Lazarus en sa possession. »

Odino jeta un coup d'œil à l'entrée des bains avant de murmurer : « Je ne peux abandonner Lazare – le capitaine le tuera aussi vite qu'Ivan. Mais promettez-moi de le faire sortir de l'abbaye et je vous dirai où il se cache. Le sort de Lazare est entre vos mains ! »

Les deux frères échangèrent un regard. Clodius acquiesça. « Très bien. Je vous donne ma parole. » que Lazare quittera l'enceinte de l'abbaye. Maintenant, dites-moi où il se trouve.

Odino hocha la tête et murmura au moine sans scrupules : « Tu es un homme bon, Clodius. Je le suis aussi. » Je te dois une fière chandelle. Lazare se cache dans le... » Il regarda la porte et marmonna délibérément le reste de sa phrase.

« Encore une fois, si vous le voulez bien » , remarqua Clodius en s'approchant. « Où est-il ? »

Odino s'appuya contre le poteau et murmura de nouveau : « Lazare se cache... » Il lui asséna un coup de talon dans la poitrine. Le prêtre fut projeté en arrière, roula sur le sol et se prit la poitrine. Greville accourut au secours de son mentor qui haletait .

« Je ne suis pas Judas Iscariote ! » grogna Odino. « J'ai protégé Lazare. Je ne l'abandonnerai jamais, ni son père, pour personne, et surtout pas pour des soldats et leurs prêtres à leur solde ! »

« Capitaine ! » hurla Greville. « Capitaine ! »

Bourne et ses hommes firent irruption dans l'embrasement de la porte, encerclant les deux frères. Le capitaine regarda Odino, qui haussa simplement les épaules. « Voilà pour la bienséance sacerdotale », grommela Bourne . « Encore un frère fougueux, à ce que je vois. » Il ordonna à Greville d'aider Clodius à sortir des bains. Puis il ordonna à deux de ses hommes de ligoter les jambes d'Odino. Odino se débattit, et le capitaine appela des renforts. Ce n'est que lorsque le frère fut solidement attaché qu'il s'avança. « Je vous donne une dernière chance de vous racheter. Où avez-vous caché le Garçon-Diable ? »

« Qu'est-ce qu'un Garçon-Diable ? » demanda Odino. « Je n'ai jamais rien vu de pareil... »

Bourne frappa Odino du poing dans la poitrine. Il répondit au prêtre qui toussait : « Où est donc passé le Garçon-Diable ? »

« Je n'ai jamais vu de garçon-diable de toute ma vie... »

La mâchoire d'Odino craqua sous le coup d'un autre poing. Du sang et de la salive giclèrent.

Bourne a tonné : « Encore le garçon-diable ? »

« Je vous pardonne, capitaine », dit Odino d'une voix pâteuse. « Que le Seigneur vous montre... »

Odino se plia en deux sous la force d'un autre coup.

« Le garçon-diable ? » demanda Bourne.

Odino leva la tête, esquissa un sourire forcé et lui fit un clin d'œil maladroit. La colère de Bourne monta en flèche.

Dès lors, Odino subit la colère déchaînée d'un capitaine qui, durant son bref séjour à l'abbaye, avait connu plus d'horreurs inexplicables, d'erreurs impardonnables et de folies crasses que durant toute sa carrière militaire. Pourtant, une fois la douleur brûlante apaisée, une fois le sang s'être accumulé là où il n'avait rien à faire, Odino s'inquiéta moins. Une fois ses yeux gonflés et fermés, incapable de prévoir le coup suivant, il cessa d'être torturé par l'appréhension. Une fois le bourdonnement dans ses oreilles étouffé par les cris du capitaine, la paix revint. Et lorsque ses côtes craquèrent au souvenir des doux moments passés dans les catacombes avec Ivan, Lazarus, Miguel et Thateus, il n'eut plus besoin de dents pour sourire. Après tout, la vie l'avait gâté.

« Réveille-toi ! » cria Bourne en jetant un seau d'eau sur le moine ligoté et agenouillé. Odino haleta et se laissa tomber en arrière sur ses talons.

Greville accourut à ses côtés et lui saisit le bras. « Odino, par la grâce de Dieu, prévenez le capitaine. »

Odino s'appuya contre le frère en gémissant. « Je... je... demande l'absolution et l'extrême-onction. Je n'ai plus beaucoup de temps. Qu'on m'amène... Frère Nicolas. Je ne demande la confession qu'à lui. »

« Plus de prêtres ! Avouez- vous ! » s'écria Bourne en jetant le seau qui se brisa contre le mur. « Vous ne parlez qu'à moi ! »

Clodius, la main toujours sur la poitrine, s'approcha de Bourne. « Capitaine, si vous me le permettez. Nous sommes tenus d'administrer l'extrême-onction si on nous le demande. C'est notre devoir absolu de nous y conformer – une règle divinement instituée par Sa Sainteté et strictement appliquée par les ordres du Saint-Siège. Nous ne pouvons lui refuser une dernière confession par un prêtre de son choix. » Clodius murmura : « Je vous en prie, accédez à cette requête, et lors de sa confession, nous découvrirons, grâce à Frère Nicolas, où se cache le Lazare grotesque. En tant que ses aînés, nous avons une connaissance approfondie de la situation

moyens de persuasion.

Bourne lança un regard noir à Clodius tandis que les gardes s'écartaient de l'entrée des bains et qu'un soldat essoufflé se frayait un chemin. L'homme s'approcha de Bourne, reprit son souffle et dit : « Si vous me le permettez, capitaine, votre présence immédiate à l'église est requise. »

« Dans quel but ? » demanda Bourne en fronçant les sourcils.

Le soldat scruta les visages curieux autour de lui avant de se pencher à l'oreille de Bourne et de dire doucement : « C'est vital, capitaine. »

Bourne souffla, se retourna et tapota Clodius sur la poitrine. Le frère baissa les yeux sur ses jointures ensanglantées tandis que le capitaine s'adressait à lui. « Laissez le prêtre administrer les derniers sacrements. À mon retour, je veux savoir où se trouve le diable. Faites-le. » Clodius acquiesça, et Bourne se tourna vers le garde le plus proche et désigna Greville. « Faites-le escorter au dortoir. Il doit aller chercher un frère pour l'extrême-onction – frère Nicolas, et lui seul. » Il prit une torche et suivit le soldat hors du bâtiment. Aussitôt, Clodius attira Greville contre lui et murmura : « À votre retour, demandez à Nicolas de Lazare... »

« Où se trouve-t-il ? Faites-lui bien comprendre que je veillerai personnellement à ce que ses derniers jours à l'abbaye de Gardiens se déroulent dans une pénitence absolue et un silence respectueux, dans une vénération sans faille pour le Seigneur, bien entendu. À présent, je dois suivre le capitaine – en avant ! – et me dépêcher, avant qu'Odino ne disparaisse et n'emporte à jamais avec lui le secret du Grotesque. » Greville acquiesça et partit avec le soldat tandis que Clodius se glissait dans l'ombre, suivant Bourne à distance.

Le capitaine contourna le coin de la cathédrale et le soldat désigna le mur d'enceinte de la cathédrale, où une rangée d'hommes étaient assis par terre, près de leurs bottes, soignant leurs pieds nus sous un cercle de lumière de torches.

« Cela s'est passé il y a quelques instants, capitaine. » Le soldat accompagna Bourne jusqu'à l'entrée latérale de l'église avant de désigner la porte. « Vous voyez ? Là. La brume brûlante s'échappe. »

Bourne s'approcha de l'entrée et inspecta un brouillard noir qui s'échappait lentement de son seuil et dissimulant le sol. Il s'accroupit et passa ses doigts dans la brume tourbillonnante, retirant brusquement ses doigts couverts d'ampoules.

Le soldat fit remarquer : « En effet, capitaine. Et ça sent la mort. »

Bourne huma ses doigts en reculant pour s'éloigner du brouillard. Il contempla la cathédrale.

« Soldat, je veux que vous vous rendiez au plus vite au dortoir et que vous informiez le sergent d'armes que... » Je convoque un tiers de ses hommes, plus reposés, au puits de l'abbaye. Des seaux sont disposés à côté. Ils puiseront de l'eau, ramasseront de la terre et mélangeront des seaux de boue. Je veux que chacun...

Fissures et crevasses colmatées. Enterrer l'église entière si nécessaire.

« Oui, capitaine. » Le soldat hocha la tête et s'élança.

Sous sa lampe torche, Bourne examina le bout de ses doigts douloureux et songea à la torture qui lui infligeait ces souffrances.

Frère Grate dut souffrir. Le bruit de pas attira son attention sur un garde qui s'approchait précipitamment. L'homme s'arrêta, reprit son souffle et s'adressa à lui : « C'est urgent, Capitaine ! »

« Quoi, maintenant ? »

Le soldat désigna le toit de la cathédrale. « Les statues bougent ! » Bourne leva brièvement les yeux avant de le fixer d'un regard perçant. « Si vous me le permettez, on peut les apercevoir au clair de lune. »

« Montrez-moi », répondit Bourne. Tandis que le garde escortait Bourne de l'autre côté du « La cathédrale », l'avertit le capitaine, « et ils ont intérêt à déménager, sinon je te déplacerai toi aussi. » « Ils bougent », lui assura le soldat.

Depuis son arrivée à l'abbaye, chaque événement étrange vécu par Bourne n'était qu'une nouvelle découverte macabre, un cliché de plus venant s'ajouter à une liste toujours plus longue d'événements surréalistes. « J'en étais convaincu, on pourrait dire ça. »

Frère Clodius jeta un coup d'œil dans le coin sombre du réfectoire, son œil perçant fixé sur Bourne. La garde encerclait la cathédrale. Le capitaine rejoignit plusieurs soldats rassemblés à découvert pour inspecter les parties supérieures de l'édifice. Les hommes pointèrent du doigt vers le ciel, et Bourne se plaça dans l'axe de la lune. Clodius se glissa entre les buissons pour mieux observer ce qui captivait leur attention.

Serrant contre lui un livre, un crucifix et une flasque bouchée, Frère Nicolas sortit en trombe du dortoir. Une bande d'étoffe richement ornée lui entourait le cou comme une écharpe, ses franges flottant au vent. Tandis que le jeune frère se frayait un chemin à travers une rangée de sentinelles armées de torches, Gréville et son escorte de soldats se précipitèrent à sa suite, criant pour lui permettre de passer. Nicolas atteignit les bains publics et se fraya un chemin parmi les soldats, tout en leur criant : « C'est un prêtre ! Un homme de Dieu ! Comment avez-vous pu laisser votre capitaine... »

Nicolas entra et se figea. À la lueur vacillante de la torche d'un soldat, il ne reconnut pas le corps ensanglanté et vêtu d'une robe, affalé contre le pilier des bains. Il aperçut les gardes agenouillés qui maintenaient la tête d'un moine, pressant un linge humide sur ses yeux rouges et gonflés. Nicolas se précipita. Il déposa ses affaires près du moine blessé avant de l'examiner. « Non », dit-il, les yeux embués de larmes. « Il y a eu une erreur. Ce n'est pas lui. » Il se retourna et fixa...

par terre, riant et pleurant de chagrin. « Ce n'est pas... »

Nicolas sauta sur le garde le plus proche et se cogna la tête contre les dalles. Les soldats restants se jetèrent sur lui et l'emportèrent.

« Nicolas ! Non ! Il n'y a plus de temps ! » La voix gutturale d'Odino apaisa aussitôt la rage du jeune frère, qui s'effondra, inerte, en sanglotant. Puis il rassembla ses affaires avant de réprimander les soldats : « L'extrême-onction exige le respect de l'intimité ! » Les soldats regardèrent Greville, qui leur fit un signe de tête solennel avant de se retirer vers l'entrée des bains. Les hommes suivirent Greville et sortirent du bâtiment. Odino murmura à Nicolas : « Approche, mon garçon. Il y a quelque chose que tu dois savoir. » Le jeune frère colla son oreille aux lèvres du moine brisé. Tandis qu'Odino parlait, les yeux de Nicolas s'écarquillèrent. Il se recula, fixa Odino et demanda : « Lazare est l'un d'eux ? »

« Tais-toi », murmura Odino en jetant un bref coup d'œil à Greville, les yeux presque gonflés et fermés, avant de poursuivre. « J'ai besoin de toi pour une tâche. » Nicholas écoutait attentivement, hochant parfois la tête. Odino fut pris d'une quinte de toux et appuya sa tête contre le poteau. « Maintenant, donne-moi ta parole que tu iras jusqu'au bout, Nicholas. »

Le jeune frère essuya ses larmes. « Et pourtant, tu vas mourir ! Ce que tu demandes... »  
« Je suis déjà mort ! » s'exclama Odino. « Maintenant, jurez-moi votre promesse ! »  
Nicolas prit une profonde inspiration et soupira. « Que ta volonté soit faite, selon tes souhaits. »

Les doigts tremblants, le prêtre ajusta le tissu orné qui lui couvrait le cou. Il l'embrassa avant de prendre une fiole d'huile bénite à côté de lui. Puis il déboucha la fiole et s'arrêta pour regarder Odino. Entre deux quintes de toux, le moine s'efforça d'adresser à Nicolas un sourire réconfortant, même s'il ne distinguait son jeune apprenti bien-aimé que comme une silhouette indistincte dans la lueur de la torche. Nicolas devina néanmoins la douleur et la détermination contenues dans le geste de son mentor. Il inclina la fiole et, du pouce, traça légèrement un signe de croix sur le front, les lèvres et le cœur d'Odino. Puis il ouvrit un livre des Écritures.

Odino pria : « Pardonne-moi, Seigneur, mes transgressions passées envers Toi. » Tandis qu'il poursuivait sa confession, Nicolas se pencha sur lui, murmurant des passages latins des derniers sacrements.

Finalement, Nicolas ouvrit les yeux et s'adressa à Odino : « Au nom du Christ, tu es absous, Delon Odino des Gardiens. »

Odino toussa et dit d'une voix sifflante : « Allons-y, Nicolas. »

Le jeune frère jeta un coup d'œil derrière lui et aperçut Greville, curieux, penché dans l'embrasure de la porte, sa torche à la main. Nicolas vida discrètement l'huile de la fiole. Il souleva la croix de métal, se mordit la lèvre et étouffa son souffle tandis que des larmes coulaient sur ses joues. Puis, se dissimulant presque entièrement derrière Odino, il saisit fermement la main qui lui était tendue. Nicolas fit glisser le tranchant de la croix contre la chair des doigts du moine et, d'un coup sec, lui infligea une profonde entaille. Soudain, un flot de sang jaillit des doigts d'Odino et Nicolas dirigea le sang chaud vers la fiole.

Greville s'élança et projeta sa lumière sur eux. « Tu ne dois pas le détacher, Nicolas ! »  
« Je ne le détache pas. »

Greville remarqua la fiole. « L'effusion de sang ne fait pas partie des derniers sacrements. Vous le tuerez ! »  
« Occupe-toi de tes affaires, Greville ! Cela fait partie de ses dernières volontés. »

« C'est donc définitif, s'il ne désire que la mort. » Greville haussa les épaules, abasourdi par tout ce qu'il avait vu ce jour-là, et se retira vers l'entrée des bains.

La fiole presque pleine, Nicolas la boucha à la hâte, retira l'étoffe ornée de son cou et serra fermement les doigts d'Odino. Il fit le tour d'Odino et murmura : « C'est fait, Frère. »

« En effet, cela se fera », répondit Odino, les yeux gonflés. Avec un sourire persistant, il tourna la tête comme pour admirer un paysage agréable.

« Odino ? » Nicolas posa la main sur l'épaule du moine et le secoua doucement.

Odino hocha la tête et répondit d'un ton extatique : « C'est un oiseau en cage, Ivan. Un autre monde l'attend. »

« Odino ? » Nicolas le secoua de nouveau.

Le moine poursuivit : « Oh, vraiment ! Lazare ne saura pas quoi en penser. Je lui apprendrai à monter à cheval. » Il laissa échapper un rire rauque. Nicolas se laissa tomber en arrière et pleura.

Une expression troublée se dessina sur le visage d'Odino. « Que ferons-nous des chevaux ? Soldats... »  
« Surveillez les écuries. »

Le jeune moine, en larmes, embrassa Odino sur les joues. « Repose en paix, mon ami. »

« Il n'a jamais vu de monture », remarqua Odino en souriant. « Il volera comme le vent ! »

Nicolas serra la fiole chaude contre lui et se leva, laissant les Écritures reliées près d'Odino, lui aussi ligoté. Le jeune apprenti, debout, pleurait, désormais aussi aveugle à ce qui l'entourait que son mentor mourant. Il ne pleurait pas parce qu'Odino pensait à Lazare plutôt qu'à lui. Il n'était pas non plus bouleversé à l'idée qu'Odino ne se souvienne plus de lui. Il pleurait parce que la part la plus pure de lui-même mourait avec Odino.

Le son strident d'un cor de guerre retentit dans l'enceinte de l'abbaye. Nicolas s'essuya le visage et se retourna pour voir Greville sortir du seuil tandis que les gardes abandonnaient leurs postes, se précipitant vers l'appel aux armes. Un soldat à cheval faillit piétiner Greville, qui tituba et rentra dans le bâtiment.

Nicolas s'adressa à Odino en s'inclinant profondément : « Que ta volonté soit faite, mon ami. » Il se retourna et se hâta vers la porte lorsque Greville lui barra le passage. « Où allez-vous avec cette fiole, frère ? Je ne peux vous permettre de quitter les bains. Si vous pouviez bien attendre... »

« Crac ! » Sans un mot, il asséna un coup de poing à la mâchoire de Greville, l'envoyant valser contre le mur avec sa torche. Le jeune moine hurla en sortant du bâtiment à toute vitesse. « Odino en a fini ! Ivan en a fini ! Et maintenant, j'en ai fini aussi ! » Nicolas se précipita vers le dortoir avec tout ce qui comptait pour lui : la gourde chaude, les derniers souvenirs de son saint mentor et une paire de bottes lourdes et bien cousues, précieusement conservées sous les plis d'une robe de moine, qui pourraient certainement contribuer à sceller une promesse solennelle faite en l'honneur de la dernière requête d'Odino.

La cour était en ébullition : des silhouettes de soldats en fuite déferlaient par la porte sud de l'abbaye, abandonnant leurs recherches au cimetière. Une ligne de feu balisait les lieux tandis qu'une procession de sentinelles, torches à la main, quittait le dortoir en direction de la cathédrale. Des cris retentissaient, les armures cliquetaient et les sabots des chevaux grondaient au son implacable du cor de guerre ; une imposante formation militaire dominait désormais le monastère.

Greville se réveilla, remua et frappa sa manche encore fumante. À côté de lui, dans le coin À la sortie des bains, une colonne de flammes tourbillonnante engloutit un tas de robes qu'Ivan avait utilisées pour s'échapper. Il sortit du bâtiment en titubant, suffoquant. Clodius le rattrapa.

« Un incendie fait rage ! » s'écria Greville en se frottant la mâchoire. « Nicolas s'est échappé. » Clodius le tira par le bras. « Peu importe ! Viens avec moi ! » Les deux frères quittèrent la lueur orangée de la porte des bains et se glissèrent dans l'obscurité, contournant furtivement le côté ombragé du réfectoire avant de se cacher derrière les genévriers. Il écarta les buissons et observa les soldats se rassembler en rangs serrés qui encerclaient tout le périmètre de la cathédrale. Des chevaux tiraient des chariots de munitions par la porte nord de l'abbaye tandis que des cris de commandement sévères résonnaient sur l'enceinte gardée.

« Pourquoi se rassemblent-ils ? »

Clodius ignora la question de Greville , lui tapota l'épaule et désigna le pied du mur de l'abbaye. « Le capitaine a placé une pierre sur les rouleaux, juste là, au-delà du... » soldats. Pourriez-vous le voir ?

Greville plissa les yeux. « Mais il n'y a pas d'abri. Nous allons nous faire prendre ! »

«Vous n'y parviendrez pas, à condition de faire preuve d'une hâte excessive.»

Greville se retourna brusquement. « Moi ? » demanda-t-il, incrédule.

« Adossez-vous au pied du mur et l'obscurité vous protégera. Les soldats ne surveillent que la cathédrale. »

Greville haleta. « C'est vous qui cherchez à les acquérir ! »

Clodius agrippa une poignée de la robe de Greville. « Nous n'avons pas beaucoup de temps ! Voyez ? Là-bas ! » Il désigna le toit de la cathédrale. Greville leva les yeux et découvrit une centaine de statues de pierre qui se tordaient comme un nid de serpents endormis. Les statues étaient rassemblées près de chaque bord des terrasses.

« Mon Dieu ! Ils bougent ! » s'exclama Greville en faisant le signe de la croix sur lui.

« En effet ! » Clodius le secoua. « Nous devons fuir cet endroit, avec ces pages. Allez les chercher maintenant, tant qu'il est encore temps. En avant ! »

Greville se dégagea brusquement de l'étreinte du moine zélé. « Avez-vous oublié le sort d'Ivan, tué par le capitaine ? Je ne me laisserai pas tuer pour un rouleau de papiers ! »

« Très bien », cracha Clodius en relevant le menton. Il pivota et commença à descendre le versant arrière de la Dans le réfectoire, en grommelant : « Quand je leur aurai trouvé un acheteur, n'attendez aucune compensation ni compassion ! »

Greville lui cria : « Et quand le capitaine vous lacérera de son épée, n'espérez ni compassion ni extrême-onction ! » Clodius le congédia d'un geste boudeur et disparut dans l'obscurité. Greville se retourna et écarta les buissons pour apercevoir une monture blindée, torche à la main, galopant depuis le coin le plus éloigné de la cathédrale. Le capitaine Bourne ralentit sa monture et brandit sa torche au-dessus des soldats affairés à ramasser des munitions sur une charrette qui passait lentement.

« Piques et lances, écoutez-moi ! » s'écria Bourne aux rangs d'hommes qui encerclaient l'église. « Restez au ras du sol, bien en dessous de la pointe de vos armes. Appuyez vos armes contre le sol et préparez vos épées dans votre main faible. Ceux d'entre vous qui ont de longs couteaux, dégainez-les et plantez-les près de votre pied avant. À mon signal, vous ferez jaillir votre épée, vous crierez et vous attirerez les démons du toit sur vos armes. Sergents de la Garde, exécutez mes ordres ! » Les officiers à cheval crièrent par-dessus les casques de la formation périphérique, répétant les ordres de Bourne. Piquiers et lanciers se précipitèrent.

Ils s'élançèrent, brandissant leurs épées, et formèrent une première ligne de défense.

« Arbalètes, écoutez-moi ! À mon signal, vous ferez feu à volonté. »

Restez à genoux et ne rengainez pas vos carreaux. Ramassez-les à vos côtés. Vous utiliserez tous vos carreaux pour défendre les hommes qui vous font face. Sergents de la Garde, exécutez mes ordres ! Tandis que les cavaliers en armure donnaient leurs instructions, une vague d'arbalétriers déferla, couvrant les piquiers de leurs armes.

Bourne scruta le toit de la cathédrale avant de diriger sa monture le long du groupe grandissant. « Flèches, écoutez-moi ! Espacez-vous uniformément. Tenez-vous droits derrière les arbalétriers et couvrez les rangs de devant. Ceux d'entre vous qui tirent à la hâte ne pourront mordre que deux flèches. Dépensez toutes vos flèches sur les démons avant d'appeler votre fournisseur ! » Un mur d'archers s'avança, et Bourne fit demi-tour en criant : « Fournisseurs, écoutez-moi ! Soyez prompts et précis depuis vos chariots. Restez discrets et déposez les provisions aux pieds de vos soldats , en leur signalant d'une tape pas plus haute que leur botte. Sergents de la Garde, exécutez mes ordres ! »

Lorsque le capitaine transmit ses instructions à ses fantassins, Greville aperçut la silhouette indistincte de Clodius qui s'élançait et s'immobilisait, progressant timidement au pied du mur de l'abbaye. Il avançait en fonction des mouvements incessants de Bourne .

Bourne leva la main et prépara ses hommes. « Arbalétriers, tirez votre première salve sur les démons ! Visez bien au milieu d'eux. Piques et lances, à mon signal ! » Bourne scruta les corniches supérieures de l'église avant de faire signe de la main. « Lâchez ! » Tandis qu'une volée de carreaux criblait la cathédrale et qu'une pluie d'étincelles jaillissait au-dessus des grotesques de pierre, Clodius chargea, retourna la pierre, s'empara des rouleaux et se précipita vers le réfectoire. Les piquiers entrechoquèrent leurs épées contre leurs lances en ricanant, tandis que les arbalétriers rechargeaient à la hâte.

Les statues rampèrent jusqu'au bord du toit, scrutant l'armée qui les avait invoquées. Aucune de ces bêtes de pierre ne ressemblait à une autre. Sous la pleine lune, leurs traits grotesques se détachaient nettement. Certaines avaient des têtes d'oiseaux, d'autres de chiens ou de serpents. Leurs corps étaient un mélange de diverses créatures – mi-lion, mi-humain, mi-porc – et elles possédaient des griffes, des crocs, des sabots et des queues. Chacune ressemblait à un hideux assemblage de plusieurs animaux, mais dans leur singularité, elles partageaient un point commun : sur leur dos pendaient deux ailes membraneuses déployées.

« Lâchez ! » Une nouvelle salve d'éclairs s'abattit, et une nouvelle pluie d'étincelles enveloppa les Grotesques de pierre, les transformant en une furie d'ailes grinçantes, de dents acérées et de griffes acérées. Des cris et des rugissements résonnèrent sur le terrain de l'abbaye tandis qu'elles se retournaient les unes contre les autres, se disputant l'espace sur les corniches en terrasses. Elles déferlèrent, franchissant le toit de la cathédrale et s'abattant sur les soldats comme une nuée de corbeaux de granit sur un champ éclairé par la lune.

« Lancez ! Flèches ! Hommes d'armes ! » hurla Bourne. Mais les rangs cédèrent, les armes tombèrent et les soldats se dispersèrent. Une diversion infernale était en marche.

Clodius vola autour du réfectoire avec les pages roulées, croisant Greville qui criait : « Hâtez-vous ! Ne vous retournez pas ! » Les deux frères traversèrent la cour en courant, fuyant les cris et les hurlements d'une terrible attaque. Clodius sauta dans les buissons derrière les thermes, saisissant Greville. « La porte sud est sans garde ! Nous allons contourner le mur extérieur de l'abbaye, rejoindre les écuries et nous procurer un cheval ! » Clodius se fraya un chemin hors des buissons et remonta en courant le côté ombragé des thermes.

Greville se précipita à sa suite, trébuchant sur un amas de vêtements et roulant dans le clair de lune. C'est alors seulement qu'il découvrit le corps d'Ivan, le regard vide. Greville se releva d'un bond et appela Clodius. Clodius s'arrêta et se retourna vers lui, et Greville vit... Le blanc de ses yeux était marqué par la terreur, et son visage était crispé. Greville se figea. « Ne vous retournez pas », cracha Clodius en reculant vers la porte de l'abbaye. « Je vous retrouverai à... »  
**les écuries.**

Greville jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçut une grosse créature de pierre grotesque qui le suivait furtivement. Elle ressemblait à un griffon, avec le corps ailé d'un lion et la tête et les griffes gigantesques d'un... oiseau de proie.

Greville s'affala contre le mur des bains publics, sanglotant. « Au secours, Clodius ! » À chaque pas tremblant qu'il faisait vers l'entrée, la bête de granit avançait elle aussi. « Par pitié, rappelez-la ! » Mais Clodius prit la fuite. Greville hurla, contourna le bâtiment et se réfugia dans la fumée qui s'en échappait.

à l'entrée des bains. Un amas lumineux de robes illuminait son intérieur sombre. Greville se cacha derrière un poteau central, accroupi dans l'ombre, derrière le large dos d'Odino, le visage ensanglanté et le sourire figé, qui ne fixait qu'une fissure dans le sol. Odino était bien trop mort pour sauver sa robe sanglante de l'abomination qui franchissait maintenant le seuil, fouillant les ténèbres et griffant les dalles.

Clodius courut se mettre à l'abri, heurtant des soldats qui avaient entre-temps abandonné leurs postes. Les pages précieuses du frère étaient éparpillées sur le sol, et il les ramassa sur son

À quatre pattes, il se précipita vers la porte sud, la bouche grande ouverte de terreur, assez pour laisser échapper un cri épouvantable qui résonna dans toute la cour, lorsqu'une statue volante fondit sur lui et l'arracha du sol. Son aspect grotesque surpassait toutes les atrocités qui avaient jamais surgi du toit de la cathédrale : un corps de serpent, une tête de bouc et des pattes semblables à celles de nombreuses araignées. L'abomination emporta Clodius par-dessus le mur de l'abbaye et très haut dans le ciel, assez haut pour que toute la campagne puisse entendre la terreur persistante qui lui montait à la gorge. Elle emporta le bon frère au loin, au cœur de forêts vierges, dans les lieux les plus sombres, marqués seulement par une traînée de larmes et des pages fragiles qui tombaient en pluie des cieux noirs.

Toujours à l'intérieur de l'abbaye, le capitaine Bourne et onze cavaliers en sortirent en trombe. Porte nord, galopant à travers une clairière et remontant la route de l'abbaye en direction du village de Murat. « Restez groupés ! » hurla Bourne. « Épées levées, têtes baissées ! À l'abri des arbres ! » Mais à chaque trouée dans la forêt, un cri annonçait la perte d'un autre homme arraché à sa monture. À chaque coup, une autre monture gisait broyée sous les griffes déchiquetantes de la pierre. En vérité, cette nuit appartenait à un ange sinistre, riant et arpentant les profondeurs de la terre.

Ainsi, en récitant seulement quelques mots tirés d'un recueil presque oublié des traductions de Naramsin, le cardinal Jean-François Blasi détruisit à lui seul l'une des deux abbayes les plus fortifiées du Saint-Siège – l'abbaye des Gardiens – et anéantit la compagnie la plus vaillante de la Garde royale de Sa Majesté, les troupes d'élite du capitaine Bourne. En l'espace d'un instant, le temps que les éphémères s'accouplent et meurent, par un acte blasphématoire, la vengeance d'un seul homme coûta la vie à quatre cents soldats, prêtres et écuyers, tout en ouvrant la seconde des trois Pierres de Porte et en affaiblissant davantage le Grand Sceau qui servait de pierre angulaire au Grand Abîme.

Bien en dessous de l'abbaye en ruine, bien en dessous des catacombes en flammes, des profondeurs mêmes de l'enfer, résonna le rire séraphique de Lucifael, car cette occasion damnée méritait toute son attention.

~\*~

Pendant une demi-soirée, Lazare voyagea précisément vers l'ouest, sous une pleine lune et une mer d'étoiles. Il gravit les collines rocheuses et sauvages de la province d'Auvergne et poursuivit sa route à travers son vaste paysage ombragé, totalement inconnu de ses sens. En chemin, lorsque des accès de peur cédaient la place à des moments de calme propices à l'introspection, il considérée comme la cause profonde de ces sentiments troublés.

Lazare n'avait connu que les limites des catacombes de l'abbaye, ce monde souterrain qu'il avait quitté. Les parois des tunnels se dressaient, immuables, leurs chemins sûrs et réguliers. La prévisibilité immuable des catacombes apaisait les tourments passagers qui pouvaient le tourmenter, et à présent, retrouver ce lieu et ceux avec qui il avait vécu lui procurait le même réconfort. Mais à présent, il savait qu'il ne les reverrait peut-être jamais ; son cœur était lourd comme du granit dans sa poitrine.

Lazare connaissait depuis longtemps les mécanismes de ses rêves et leurs paysages oniriques en perpétuelle évolution. Par exemple, si jamais ses rêves se muaient en un cauchemar sans fin, il était toujours capable de se réveiller, ne serait-ce que pour en créer une version plus agréable et prévisible. Et Lazare avait souvent rêvé d'un monde au-delà. Il explorait les catacombes, rassemblant les informations qu'il avait recueillies sur ce lieu extraordinaire. Pourtant, jamais il n'aurait imaginé qu'il puisse se révéler un cauchemar aussi imprévisible et inéluctable. Aucun chemin ne le guidait, aucune dalle ne serpentait ; le paysage accidenté et imprévisible semblait s'étendre à perte de vue. La source de son trouble résidait peut-être dans l'idée perturbante qu'il ne pourrait pas se réveiller sur-le-champ et entendre la voix familière de son père l'appeler pour rallumer les torches des catacombes.

Lazare, transi de froid et épuisé, gravit la dernière d'une longue série d'arêtes périlleuses. Il se tint à son sommet. Il portait une crête, sa robe sale flottant comme une bannière dans un vent d'est vif. À travers ses yeux sombres, il scrutait une vallée profonde, un lit de rivière asséché et rocailleux. De l'autre côté du vallon pierreux, la paroi abrupte d'une falaise se dressait contre le flanc d'une petite montagne, et au pied de l'escarpement, Lazare reconnut la ressemblance frappante entre un visage marqué et une gueule hurlante : la Gueule de la Montagne. Avec une détermination farouche égale à celle d'Ivan, il redressa les épaules et descendit la crête tel un homme fier condamné à la potence. Il traversa la vallée ombragée et caillouteuse et se dirigea vers la falaise jusqu'à ce que sa gueule béante l'engloutisse.

[Fin du chapitre 8]



Cette œuvre littéraire a été créée d'exclusivement en dédicace de

**Edgar Allan Poe (1809-1849)**

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~